



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE

(Reconnue d'utilité publique)

Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.



Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-61-32 (poste 24)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-XABC : 4841-48 D Paris.

Le neuvième cercle

A GEORGES HURET.

C'était au jour de la Déportation. Dans le ciel de Paris, les giboulées succédaient aux embellies tandis que, blotti au creux de mon divan, j'étais plongé dans la lecture du livre que l'ami HURET m'avait fait tenir : « Le Neuvième Cercle », de Christian Bernadac (Editions France-Empire).

« Avec leur chair pâle, leur effarante maigreur, ils ont, sous la sueur qui les recouvre, des allures de Christ d'ivoire. Ici, comme ailleurs, le travail ne souffre aucun arrêt. Si un homme faiblit dans la chaîne, qu'il ne puisse plus aller plus loin, qu'il n'en puisse plus, qu'il meure, il est jeté en bas comme une flasque poupée de son. Un autre le remplace ». (Gusen II, p. 190).

Gusen I, Gusen II, Loibl-Pass, Melk et quelques autres lieux sont des kommandos de travail essayés de Mauthausen. En vérité, c'étaient autant de Mauthausen, modèle « réduit » (?). Rien n'y manque : les S.S., les Kapos, les chiens, la schlague, la faim, le froid, la chaleur, le travail forcé, la mort, le crématoire. « Vous qui entrez, laissez toute espérance... »

Ce livre m'a brisé de corps et d'âme, comme hier m'avaient réduit « Les jours de notre mort », de David Rousset, « L'espèce humaine », de Robert Antelme, et quelques autres témoignages de la vie concentrationnaire nazie. Le souvenir que j'en avais gardé était tel, que de longues années durant, je ne voulais plus rien connaître de ce temps noir (guerre, captivité, déportation, holocauste, etc.) La vie était retrouvée qu'il fallait vivre, puisque nous avions eu la chance d'échapper à la mort, risquée ou programmée. Après tant de malheurs, le monde allait retrouver son équilibre, la paix s'établirait dans la justice et dans la liberté.

Hélas, non ! Sous tous les cieus, la banalité du Mal n'a cessé de progresser au point que la nazitudo n'apparaît plus désormais comme l'unique essai de déshumanisation de l'homme, s'il en a même été le premier ? Et d'aucuns, provoquants, d'interroger même sur la réalité que l'on dit avoir été ! Sisyphe toujours recommencé. De cette expérience protéiforme que fut l'univers concentrationnaire nazi et le nazisme même, « une des ces réalités qui font dire qu'ils dépassent l'imagination, il était clair désormais que c'était seulement par le choix, c'est-à-dire encore par l'imagination que nous pourrions essayer d'en dire quelque chose » (Antelme).

Dans « Le neuvième cercle », ce choix est celui des récits de quelques rescapés d'un enfer plus vrai que celui du Dante. A l'instar du florentin guidé par Virgile, ces hommes entrevirent un jour « les choses belles luisant aux cieus » et se trouvèrent enfin dehors, libre « face aux étoiles ». Mais leur remontée vers la lumière était celle de supplicés innocents, supplicés de main d'homme et non par volonté divine, que l'espérance avait gardés pour être les témoins de l'indicible.

D'un style sobre, précis, poignant, ces brefs récits alternés tiennent du rapport clinique. Les lieux, les gens, les choses et les faits, tout est montré, rien n'est suggéré. Le réalisme de ces pages tire les larmes. La société concentrationnaire mise à nu ! Son éthique, « ici il faut que le Mal l'emporte à tout prix sur le Bien » ; sa composition : les S.S., les civils allemands, autrichiens et autres requis ; les détenus : droit-communs, politiques, résistants, juifs, P.G. même (russes notamment) ; son organisation : celle de tous les lieux de détention allemands, avec en plus le bordel et le crématoire ; ses moyens : la force armée des S.S., augmentée de l'appui de quelques détenus, en général mais non exclusivement des droit-communs ; sa finalité : servir l'économie de guerre allemande par le travail forcé, jusqu'à l'extermination du détenu par les coups, la faim, la déchéance physique et morale, les réserves en matériel humain provenant de la maison-mère : Mauthausen.

C. Milosz, Prix Nobel 1980, écrivait dans « La pensée captive » :

« J'ai lu beaucoup de livres sur les camps de concentration, mais aucun n'est aussi terrifiant que le récit de B. Car B. ne s'indigne pas, il relate. Dans l'univers concentrationnaire, comme on sait, une hiérarchie sociale s'établit bientôt. Au sommet sont les dirigeants du camp, ensuite viennent les prisonniers qui ont leur confiance ; la couche suivante est composée de débrouillards qui trouvent moyen de se procurer de la nourriture et de maintenir leurs forces de cette façon. Le plus bas degré de l'échelle est constitué par les faibles et les moins adroits qui, chaque jour, tombent plus bas car leur organisme mal nourri ne peut pas supporter le travail. A la fin ils meurent... »

Marc Potalier, parlant dans « Plein Sud » du premier enfermement, en juillet 1940, des P.G. français, écrivait lui aussi :

« Parmi les hommes, on peut faire trois classements. Les cuisiniers qui mangent à leur faim et qui n'ont pas souffert de privations... Ceux-là jouent au foot-ball et ont formé deux équipes. Les précautionneux, les malins, les agressifs qui, par leur côté réaliste, s'en sortent tant bien que mal ; enfin, tous les autres qui sont tellement affaiblis qu'ils hésitent à faire le moindre geste. Descendre des escaliers, marcher, faire leur toilette, tout leur est un supplice... La tête tourne, les jambes flageolent, les jeunes sont les plus atteints ».

On le voit, toute société captive suscite très vite sa propre hiérarchie sociale. Seules diffèrent, pour les détenus, les conséquences de l'organisation ainsi créée, graves ou moins graves selon la nature ou l'origine de la détention. Dans l'univers concentrationnaire nazi, la lutte pour la vie, au plein sens du terme, allait justifier les moyens. L'appartenance politique, la personnalité, la violence, l'habileté, l'intrigue, le hasard, etc... déterminent la position, la place et donc le sort du détenu, à la limite, sa vie ou sa mort. En toute relativité, pourtant.

Diabolique dialectique qui fait s'affronter non seulement des S.S. aux détenus, mais, jusqu'à un certain point, les détenus entre eux... Contrebalancée par la solidarité, de groupe ou individuelle, une certaine auto-défense et la manifestation de sentiments désintéressés. Les récits du « Neuvième Cercle » — Gusen I — sont riche d'enseignements sur cet aspect de la vie des camps : égoïsme féroce, un certain altruisme, de l'amitié parfois, « je ne connais pas d'exemple de déporté qui, à Gusen, ne se lia pas d'amitié avec au moins un autre déporté, d'amitié comme on n'en voit pas dans la vie civilisée ».

Sous les vociférations, les cris, le fouet, la longue cohorte des bagnards pénètre à l'intérieur du cercle. L'angoisse tenaille le corps, lentement, comme un poison insidieux, elle parcourt les jointures et les moelles. L'environnement sue la peur et la mort. Dans un paysage de roches nues et menaçantes, les baraques peintes en noir ressemblent à d'immenses cercueils. Le chef de block attend ses proies...

« Notre chef de block a le physique d'un capitaine de corsaire ; il semble sortir d'une extravagante histoire pour faire peur. Dès les premiers jours, il nous met en face de la loi du camp ; toute faute est punie de mort. Lui, seul maître après le diable dans son block, a le droit et le devoir de nous tuer, nous dit-il ; ce sera l'impitoyable noyade dans le tonneau. Ses mains, comme pour mieux nous convaincre, des mains d'assassin aux doigts courts, dans le vide avec des grands gestes d'une monstrueuse éloquence, étreignent des gorges fictives ».

Qui ne le seront pas toujours ! Au fil des témoignages, le passage à l'acte ne manque pas, provoqué, sadique, gratuit, la brute dans toute son horreur face à l'homme nu, désarmé, abandonné, apeuré, tourné en dérision, vil objet dont on se joue, pantin disloqué bon pour la casse.

Devant ce tournoiement de sévices qui les affectent à tour de rôle, les détenus acquièrent peu à peu une quasi-insensibilité. L'avalissement extrême de la personne qui les confronte, joint à un excès de douleur, finit par émousser tous leurs sens : les limites de l'humain sont tout près de l'homme. Comment résister « à la folie et à l'horreur » de Gusen I et II, comment n'être pas brisé ?

« Le Neuvième Cercle » fait une large place au Kommando de Loibl-Pass « ce baigne de neige et de glace à la frontière Yougoslave », caractérisé par « les aventures humaines uniques » dont il fut le théâtre, en particulier ses incroyables évasions.

Le remarquable récit que Georges HURET, dit « Le Grand Jo », en avait fait dans « Le Lien » en 1981, qui nous avait tant impressionnés, nous le retrouvons ici sous une forme resserrée, très réaliste, recoupé, authentifié, augmenté des témoignages de quelques-uns de ses co-détenus et amis.

C'est une relation extraordinaire de vérité sur la vie du camp, sur les évasions, réussies ou tentées, une vérité sortie toute nue du puits de la réalité, sans dentelles ni falbalas. Ce « Tunnel » là n'est ni un roman, ni une fable. Le déridé de l'imagination, la broderie, la vision fantasmagique, la composition, à d'autres ! L'essentiel, rien que l'essentiel, qui se suffit bien à lui-même...

Les récits, ici regroupés, dans leur brièveté même, nous donnent à voir dans sa tragique dimension, l'histoire, brève elle aussi, de ce kommando de l'enfer. Et l'on se prend d'admiration pour quelques-uns de ces damnés qui ont espéré contre toute espérance et, à force de résolution et de courage, sont sortis vivants de la tombe. La mort de deux ou trois de ces grands évadés de guerre aura été une mort d'homme libre, de héros.

Qu'il s'agisse de Pages, de Ménard, de Pimpaud, de Huret, de Aubert, etc., de leurs complices et amis, Selena Vilman et Janko Tisler, admirables Slovènes — et les autres... — tous ont droit à une juste admiration pour avoir démontré avec éclat que les bords de ce neuvième cercle n'étaient pas infranchissables...

Comme méritent considération ceux qui, restés au fond, firent si simplement preuve de dévouement et d'amour, lors des combats de la libération en mai 1945 tels Yanouch et Gesland.

Le Loibl-Pass du « Neuvième Cercle » un document d'histoire.

Sur les pavés gris d'une route, une auto roule lentement. Une voix de femme seule, s'élève : « il faudrait que tous ceux qui passent aujourd'hui sur cette route, sachent que ces pierres furent mouillées du sang et des larmes de milliers de femmes du camp de Ravensbruck... il faudrait que... ».

« Trente-sept-mille morts et presque personne ne le sait. Qui connaît Gusen ? »

(Tout allait être détruit, rasé !... Le lotissement... Nous nous sommes cotisés, d'anciens déportés français, belges, italiens, pour acheter notre crématoire et nous avons construit, sur souscription, le mémorial. Et là, à la place du camp, les gens vivent. Je vous avoue que je suis bouleversé « Gusen I, page 10 »).

Une route sur laquelle on marche, comme sur n'importe quelle route, un terrain de camp bâti et cultivé tout comme un terrain ordinaire, et c'est la colère, l'angoisse... L'oubli est la hantise des déportés, de même que l'ignorance des générations nouvelles. Le sol allemand tout entier, et au-delà, est étoilé de hauts lieux de souffrance et de mort. L'horreur était alors sans bornes.

Comment tout garder en mémoire, comment parler calmement aujourd'hui de ce martyrologue ? Modeste stèle de papier « Le Neuvième Cercle » parmi d'autres, restera comme un des témoignages les plus extraordinaires de l'homme « réduit à l'irréductible » par l'homme même.

« Nous avions marché des heures et nous approchions de Linz... »

— Vous êtes trois, dit un sous-officier, arrêté avec son vélo, parlant français à un civil, bien, allez au camp de prisonniers de guerre : comme vous, nous venons d'être libérés. Vous trouverez à manger, mais je ne sais si vous pourrez coucher. Au revoir, bonne chance ».

Et nous voilà partis. Il nous devança avec sa bicyclette. Quand nous arrivâmes à la porte du camp de prisonniers, un accueil qu'il n'est pas possible de décrire nous attendait... tous étaient là aux petits soins...

Le soir, nombreux furent les camarades prisonniers venant aux nouvelles sur notre vie de déporté, et quelle fraternité !... Vous vous en souvenez, n'est-ce pas ? Dès le lendemain, le coin des déportés de Gusen s'organisait. Tous les français trouvés sur les routes étaient dirigés sur ce camp... (Manuscrit de Maurice Petit, avril 1974 - Gusen II, p. 209). Sortis de captivité et de déportation, des hommes fraternisaient face aux étoiles !

J. TERRAUBELLA.
12205 - VB.

LE PUY - RENCONTRE PELERINAGE P. G. 14 ET 15 SEPTEMBRE 1983

PROGRAMME :

- 1^{er} jour : Après le repas de midi pris dans leur hôtels respectif, les participants se réuniront à la Cathédrale, où sera donnée un aperçu historique de la ville, par le Père COMTE, suivi de différentes visites organisées. De 18 heures à 19 h 30 : Retrouvailles dans les Jardins Henry Vinay. Le groupe folklorique « Le Velay » assurera l'animation.
- 2^e jour : 10 heures : Messe concélébrée avec la participation de Mgr l'Evêque du Puy.
11 heures : Défilé et dépôt de gerbes au Monument aux Morts.

RENSEIGNEMENTS et INSCRIPTIONS auprès des responsables départementaux :

- AIN : Père CHANEL André, Curé de Fareins 01480 Jassans Riottier. Tél. (74) 67-81-77.
- DROME : Abbé BRUN Julien, 4, rue du Petit St-Jean, 26000 Valence. Tél. (75) 43-15-30.
- ISERE : Père ROMET Charles, Curé de Crémieu 38460. Tél. (74) 94-71-58.
- SAVOIE : Abbé LACHENAL Henri, 73250 St-Pierre D'Albigny. Tél. (79) 28-52-61.
- RHONE : ARNAUD Régis, 51, rue François Peissel, 69642 Caluire Cédex. Tél. (7) 823-64-00.

Souvenirs de captivité

Heuberg 1940 - Bisingen 1941

I - En K.G. à Villingen, fin juillet 1940, amené avec le morne troupeau formé en convoi à Strasbourg, mon séjour au Stalag VB ne devait être que de courte durée. Incorporé dans une formation de 350 hommes devenus officiellement « Prisonniers de guerre », je devais, en compagnie de mes nouveaux compagnons, faire connaissance avec un kommando de travail que nous avions le triste privilège d'inaugurer au Camp d'Instruction de l'armée Allemande du Heuberg, perché à environ 1.000 mètres d'altitude en Forêt-Noire.

Coupés du monde auparavant pendant un mois, privés de nouvelles de nos familles, sans pouvoir en donner, ignorants du devenir de notre pays, logés dans des casernes désaffectées de Strasbourg, nous connaissions la faim (une boule de pain pour 33 hommes et par jour) et l'absence de toute hygiène corporelle. (Couchés à même le sol, sans couchage). Le moral, chez certains flanchait, mais ce travail de sape organisé par nos geôliers allemands pour abattre les réflexes de l'homme, n'a pu avoir raison de la volonté du plus grand nombre d'entre-nous. Malgré ces conditions de vie inhumaines, notre vaillance, au fond de nous-même, restait intacte. Ça les allemands n'ont jamais pu l'enlever.

HEUBERG! Changement de décor, baraque préfabriquée pour loger cinquante hommes sur des lits superposés. Discipline assurée par des hobereaux, nous faisons connaissance avec le travail. La nourriture, deux fois par jour, avec des rations extrêmement faibles et une mixture un peu chaude servie dans la gamelle le matin. Trois-cent-cinquante hommes en loques n'ayant pu se doucher qu'une seule fois en deux mois, avec épouillage au stalag. Triste cortège. Sanitaire inexistant, un poste d'eau dans la cour pour la toilette journalière. Dès le lendemain de l'arrivée, nous sommes emmenés au travail dans la forêt voisine. Les ordres sont simples et précis : formation par équipes de sept devant débiter sept stères par jour, ce qui n'a jamais pu être réalisé et pour cause! Nous avons passé là, dans le froid et la neige, quatre mois et demi, jusqu'au 15 décembre 1940, en l'absence de vêtements chauds. Le soir, en se glissant entre la paille et l'unique couverture, on croyait entrer dans un bain d'eau glacée. Le tout sous la houlette d'un adjudant allemand déchainé contre nous et qui par ses agissements répétés a failli déclencher une bagarre générale dans la matinée précédant notre départ.

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

AGENCE IMMOBILIÈRE
BASTIAISE

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA

Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
immobiliers - Locations, etc...

Les premières correspondances nous sont arrivées en ces lieux dont on se demandait comment et quand nous pourrions en sortir. Le moral restait de fer quand même, les premiers bouteillons commençaient à circuler. Sans contacts aucun avec l'extérieur nous arrivions à nous communiquer des nouvelles, en général rassurantes, quant à notre sort futur, et, pourquoi pas, une libération prochaine! Moral de fer!

Et voilà qu'un beau matin d'hiver, sont sortis des rangs les Alsaciens-Lorrains qui devaient, dit-on, être libérés, via Offenbourg. Etaient du transport : un pagnon : Léon Optel (décédé depuis), un mussipontain : Maurice Janot, un scarponnais : Pierre Urion et un belle-villois : Robert Simon. Curieusement, je ne figurais pas sur la liste, c'était un normand, un de mes bons camarades, Léon Langlois (aussi décédé) qui était convoqué à ma place.

On y croyait et on n'y croyait pas à cette libération. C'était trop beau, et c'est sans amertume que je vis partir mes amis... lorrains. Coup de théâtre, le lendemain, ils étaient de retour, ayant refusé de signer, devant la Commission Allemande, siégeant à Offenbourg, leur soumission à l'Allemagne et la reconnaissance de leur qualité de sujet allemand... Et la vie rude, pénible, désagréable, monotone, triste, continua.

Je suis heureux de présenter ici la première partie des souvenirs de captivité de mon ami Pierre DURAND, de Pont-à-Mousson.

Simplement et clairement rédigés, ils caractérisent bien le type de récit dont je continue à penser que nombre d'anciens P.G. pourraient en rédiger de semblables pour « Le Lien ».

Point de littérature, peu ou pas de recherche de style, une écriture sans effort, comme une correspondance. Ce qui n'enlève rien à l'intérêt de sa lecture, au contraire.

J'attends de DURAND la suite de son récit. Je ne doute pas que sa mémoire saura faire revivre quelques figures et moments du Kommando Marklin à Goppingen (Wurtemberg) où nous fûmes un temps assez long. La mémoire des uns n'étant pas toujours la mémoire des autres.

J. TERRAUBELLA. 12205 - V.B.

Les injures, les coups, ne furent pas épargnés à certains ; un des nôtres y laissa sa vie. Mes amis Roux (de Cannes) et Pouraillet (de Mimizan, décédé depuis), réserviste de la classe 24, peinèrent durement sous le harnais P.G. Déjà, des idées d'évasion naissaient. Autour de la fontaine, dans la cour, par — 10° et — 15°, nous étions quelques-uns à faire notre toilette « torse nu » au grand dam de nos camarades qui nous traitaient de fous. C'est là que se nouaient les amitiés. Un ancien joueur de rugby de Périgueux, rendu fou par cette vie sans issue, me contactait et me proposait de prendre le large avec lui dès le beau temps. La promesse n'a pu être tenue. Sans avis préalable, le 15 décembre, au matin, nous étions embarqués de nouveau pour le Stalag. C'est à ce Camp d'Heuberg, qu'un an plus tard devait être créée la « Strafe Kompagnie » de triste mémoire.

Ce qui peut paraître extraordinaire, c'est que durant cette époque (quatre mois et demi se sont écoulés depuis notre arrivée en Allemagne) nous n'avons pas encore rencontré un civil allemand. Dans cette véritable « clôture » qu'était le camp de Villingen, il n'y avait que des militaires. Quant à Heuberg, le seul civil que nous ayons vu était revêtu d'un uniforme! C'était un garde forestier. Il représentait l'administration pour laquelle nous étions sensés « travailler ».

II. - BISINGEN. De l'enfer au paradis... les mots ne sont pas trop osés pour qualifier deux situations se succédant du jour au lendemain. Après quelques jours de chasse à la gamelle au Stalag, l'envie de connaître d'autres horizons et surtout de m'aérer, me faisait choisir avec mon jeune ami André Moreau, de Reims, recueilli dans les Vosges à notre popote, nous partions avec dix nouveaux compagnons pour une nouvelle aventure ; se trouvait du voyage, un ingénieur des mines de Faulquemont, André Terrat, marié à une scarponnaise, donc un presque voisin mussipontain. Kommando de rêve nous faisait-on connaître de tous côtés ; dans une tricot-fabrique!... travail léger, bien nourri, ajoutait le gefreiter-recruteur.

Et voilà partis pour Bisingen, dans le Hohenzollern, douze gars minables, maigres comme des clous.

Dans l'après-midi, c'est l'arrivée à l'usine, en compagnie de notre « ange gardien ». « Incroyable, mais vrai » aurait dit l'animateur bien connu de la Télévision 83. L'état-major de l'usine au complet nous attendait pour nous souhaiter la bienvenue. Etaient présents, également, le grand patron de l'usine, ses deux fils, et le chef-comptable qui parlait correctement le français. Avant de faire connaissance avec les ateliers, une petite réception était mise sur pied dans les locaux aménagés pour nous loger (une petite maison désaffectée dans une aile de la fabrique). C'est là, qu'accompagnés des responsables ci-dessus, se déroula une scène inoubliable. Dès que nous sommes à l'abri des regards indiscrets, le grand patron, ses enfants et le chef-comptable nous serrent la main, et le père (propriétaire de sept usines en Allemagne) nous fait souhaiter la bienvenue, en termes particulièrement amicaux, par son chef-comptable. « Nous sommes heureux d'accueillir des P.G. français dans notre usine, nous ferons tout pour que vous conserviez un bon souvenir de l'Allemagne et de votre passage dans notre usine ».

Tellement surpris par cet accueil, surtout après notre passage à Heuberg, Moreau et moi étions médusés. Personne n'a su ou pu remercier. Dans ce qui devait devenir notre salle à manger, une table était dressée, avec nappe blanche, et des plats, préparés à notre attention, nous étaient offerts. Trois jours après nous nous concertions encore sur cette réception sans savoir encore à quoi nous en tenir. Tombions-nous dans un piège? Pouvions-nous croire que tout cela était sincère? Oui, ça l'était, nous pouvons tous en témoigner, ceux surtout qui sont restés dans cette usine jusqu'à la libération.

Le jour de notre arrivée, la vieille bonne de la famille qui était venue se joindre au groupe, s'était aperçue

de la quasi-inexistence de linge de corps dans nos bagages. Sur le champ, on nous livra : linge de corps, chemises, chaussettes, et pour chacun un survêtement de sport. Il faut dire que, depuis le mois de juin 1940, nous vivions avec la même garde-robe : « Ce n'étaient que des trous! » répétait partout la vieille bonne. La salle d'eau mise à notre disposition, ne tarda pas à être occupée non plus. Le repas du soir, copieux, souhait, empêcha plus d'un de dormir la nuit. Dame, après quatre mois de jeûne!... Quelle différence subite avec Heuberg!

Nous disposions d'une chambre à coucher pour six, une salle à manger, une cuisine, une salle d'eau. Le gardien, effaré, dut admettre, à la demande du chef d'entreprise que l'un d'entre nous serait le cuisinier, de manière que nous puissions manger à la française. Nous étions des coqs en pâte! Le travail, de tout repos, dans des lieux bien chauffés, personne ne se plaignait. Notre santé refleurissait. Avec la bonne chère, la captivité n'était pas oubliée certes, les soirées devenaient animées ; après les bonnes histoires (il y avait un conteur remarquable parmi nous) les débats d'idées commençaient ; signe de bonne santé chez des captifs et comme de juste, nous n'étions pas tous du même avis! Nous chantions chaque soir, à tue tête la Marseillaise.

Par la suite, entraînés par un des nôtres, nous nous mîmes à chanter l'Internationale et parfois « Braves soldats du 17° ». C'est que nous avions parmi nous un authentique communiste de la classe des intellectuels. Parlant sept langues, militant enthousiaste, il était fasciné par le parti et aurait aimé nous faire partager ses convictions. Il avait été en contact dans un autre camp avec d'autres responsables du parti (entre autres avec Raymond Bossus, dont j'ai pu faire la connaissance alors que nous étions tous deux hospitalisés au Waldho. Bossus est mort, ancien sénateur à l'âge de 78 ans, le 6 février 1971. Il fut au stalag un résistant actif. Mais ils avaient choisi de se séparer pour ne pas se faire remarquer. Il correspondait avec sa sœur en France, en utilisant un code, ce qui lui permettait de nous donner des nouvelles à l'avance, ainsi que le retournement des russes contre les allemands. Cette jeune femme a payé de sa vie son appartenance à la résistance, ainsi que le rappelle la plaque commémorative apposée sur son domicile parisien. « Membre du parti communiste, assassiné par les nazis au Camp d'Auschwitz ». De son frère nous n'avons jamais plus eu de ses nouvelles.

Cette « vie de château » à Bisigen, malgré quelques fois les dures corvées de charbon, ne nous faisait pas oublier que nous étions des soldats français, prisonniers victimes du sort des armes, et que notre devoir était de tenter l'évasion. Cette éventualité fut évoquée un soir ; de suite, à quatre, nous fûmes volontaires et la date de départ fixée au lendemain de la Pentecôte 1941. Notre préparation physique commençait dans le courant de l'été 1941 (photo ci-jointe). Partisan de la vie en plein air et pratiquant la méthode Hébert, avant la guerre, mes camarades acceptèrent de se joindre à moi, pour marcher, grimper, sauter, courir, porter et lancer, pendant nos moments de loisirs.

C'était trop beau, du moins en ce qui me concerne. Début décembre 1941, sur ordre de la Compagnie Allemande, j'étais transféré dans une usine d'armement qui ne devait certainement pas avoir besoin de personnel compétente!

Avant de se quitter, nous renouvelions avec les camarades intéressés le serment d'évasion pour le lundi de Pentecôte 1942 — où que l'on se trouve le serment fut tenu. Mais cela est une autre histoire.

Je salue bien fraternellement les anciens de Bisingen qui me liront.

Pierre DURAND.

Mle 5796.



Ci-joint un cliché représentant un groupe de prisonniers de guerre français, captifs en Allemagne à Bisingen (Stalag VB) - Hohenzollern - en septembre 1941, pratiquant la méthode Hébert au cours de leurs moments de repos.

Se reconnaîtront, de gauche à droite, quatre gars de « Ch'nord » (perdus de vue depuis) Georges Palluy, André Anquetil, André Guyot, Jules Voisset, Jean Terrat, André Dujardin, Pierre Durand, et accroupi André Moreau.

HORIZON 1985

Depuis 38 ans, notre Amicale convoque, chaque année, tous ses membres à venir à Paris pour ses Assemblées Générales. Tour à tour, Le Bouthéon, La Passée, Opéra-Provence, L'Auberge de la Bonne Franquette (sur la Butte), Les Salons Delbor, Vianey, La Chesnaie du Roy eurent le privilège de nous recevoir.

Tous ces lieux successifs furent appréciés, mais je pense que, malgré tout, La Chesnaie du Roy à Vincennes, où nous étions reçus par notre regretté Laporte, membre de l'Amicale, remporte la palme de notre fidélité.

Pendant ces 38 années, beaucoup de noms, dont un grand nombre sont hélas disparus parurent à la une de notre Lien ; qu'il me soit permis de rendre à tous un vibrant hommage.

Mais, chers amis, dans deux ans, nous fêterons le QUARANTIÈME anniversaire de notre Amicale. Il faut que ce soit un très grand succès, surtout par le nombre des participants (nous sommes plus de 1900 adhérents à ce jour) car, pour l'organisation il sera difficile de faire mieux, et ce n'est pas mon grand ami PONROY qui dira le contraire.

Mais c'est pourquoi je fais appel à vous afin que vous inscrivez dans vos calendriers cette journée, afin que vous nous donniez vos critiques, vos suggestions, vos prix, car il faut penser, afin que la fête soit complète, à ceux qui ont des revenus modestes, pour qu'ils puissent en profiter au moins une fois, et surtout pour le 40^e anniversaire de notre Assemblée Générale.

1985 doit être un très grand succès. C'est pourquoi nous y pensons déjà, au Bureau où nous ferons le maximum ; mais c'est surtout à vous, chers amicalistes et amis d'être à nos côtés.

Donc, chers amis, pensez au 40^e anniversaire. Pensez-y sérieusement. Bien sûr, certains diront peut-être : « Deux ans c'est encore loin, on a le temps », La vie va vite, très vite, trop vite... alors, profitons-en.

Roger LAVIER.
Vice-Président.

Tracasseries douanières

Au cours de sa visite chez nos amis Suisses, le Président de la République a clairement indiqué qu'il fallait mettre fin à ces « tracasseries ».

Peu avant — alors que par télex — les douaniers avaient reçu de sévères instructions, je me suis présenté à la douane située à un kilomètre de la belle agglomération de Weil-am-Rhein. J'ai eu à faire à une Dame qui, de prime abord, paraissait vouloir suivre les instructions à la lettre... elle était dans son droit.

Sur son indication j'ai pris la voie de « garage »... et la séance a commencé.

— Combien avez-vous de Deutsches Marks ?
— Aucun ! Réponse un peu surprenante...

Petite interruption pour expliquer ma situation ; mon genre est employé de banque à Lorrach ; ma fille qui travaille en France (à 5 kilomètres de la frontière), au Lycée de Saint-Louis, est bien « reconnue » par tous les douaniers, elle passe la frontière quatre fois par jour.

Naturellement, sans faire aucune fraude, mon genre a toujours à ma disposition des Deutsches Marks.

Espérant avoir à faire à un fraudeur, l'aimable (!) douanière a voulu trouver à tout prix ces fameux D.M. Elle n'a pas volé son argent. Tout a été visité... pendant au moins une demi-heure. Dans sa précipitation elle a même cassé la fermeture éclair de ma trousse de toilette.

Découverte dans ma valise de deux petits dessins à la plume, avec de jolis cadres anciens. La préposée paraissant satisfaite, m'a questionné sur la provenance et la destination de ces deux dessins. Preuve à l'appui, j'ai réussi à lui faire comprendre que j'en étais l'auteur... et que les deux pièces en question étaient destinées à orner les murs de l'habitation de ma fille : Hauptstrasse à Weil-am-Rhein...

J'ai modéré mes expressions mais je lui ai tout de même fait comprendre qu'il y avait une petite atteinte à la liberté. Dans mon portefeuille elle a vu mes cartes P.G. : section locale, Amicale des X, U.N.A.C. avec les trois couleurs en travers... la guerre, les années de captivité, les meilleures années de jeunesse perdues, etc... cette LIBERTE représentait des mois de souffrance ; alors à 70 ans... après une vie laborieuse, un esprit de famille exemplaire, je lui ai laissé entendre que je ne voulais pas ternir tout cela pour quelques Deutsches Marks.

C'est à regret, j'en suis certain, qu'elle m'a donné le feu vert.

Le but de mon voyage était — après arrêt à Weil — de rejoindre la Mer Baltique à Kiel ; 3.500 km A.R. effectivement cela représentait pas mal de D.M.

Petit stage, tout d'abord, dans la banlieue de Brêmes, à Leeste, ancienne habitation de ma fille ; ensuite dans la belle ville de Brêmes dans une famille amie (celle qui était venue passer la journée mémorable du dimanche à Selsingen).

Visite à la famille Rudiger, avec un chaleureux accueil et naturellement un rappel de notre historique rencontre d'octobre 1982.

La plus dure journée fut celle de la visite au Kdo 470 de Garrel ; trois réceptions dans la même journée : Litzie, Frida, etc... J'ai revu la ferme où je fus envoyé en renfort pour les moissons de 1940...

Que les autoroutes allemandes sont dangereuses sous une pluie battante !

Sans encombre cependant : Weil, réparateur, nous a permis, avec un petit supplément sur l'auto-route A6 (un de plus), de regagner notre tranquille bourgade... pour préparer d'autres « évasions », si...

Paul DUCLOUX
Mle 24 593, X.B.

LES EGOUTS DU CAMP DE VILLINGEN (suite)

Puis la fatigue me terrassa dans un profond sommeil. Nous étions allongés à terre, dans la paille. Je fus réveillé plusieurs fois par un homme qui ouvrait la porte, une lanterne à la main et scrutait les ténèbres pour s'assurer de notre présence. Le galetas où nous étions était spacieux, sans meuble, un lit de paille recouvrait le sol. Nous étions certainement dans un lieu de passage où nous ne resterions que peu de temps. Lors d'une visite de l'homme, je demandai : « Essen, trinken, Bitte schon ! » — Du brauchst nicht essen, du laufst zu schnelle, me répondit-il.

Il ne fallait rien attendre. Des heures passèrent. La rage montait en nous, Louis comme moi-même, commencions à « remuer dans la paille », et l'idée de bousculer le schleu se fit de plus en plus pressante à notre esprit. Petit Cler s'enflammait : « Nous allons l'enfermer à notre place, me dit-il en riant. Pourquoi pas ! Il venait toujours seul, un falot à la main qu'il soulevait à hauteur de son visage, en éclairant devant lui. Assis ou couchés à terre, nous le regardions nous chercher. Nous avions décidé de changer souvent de place pour le faire entrer et lui donner confiance. La relève et le changement de wachtmann ne donnait aucun avantage à notre projet, les hommes paraissaient assez âgés et lourds.

— Il faut l'empêcher de beugler et l'enfermer à notre place !

— Ne pourrions-nous pas le ficeler ?

La blague devenait réalité dans nos têtes. J'avais toujours un ceinturon et deux ceintures autour de la taille ainsi que la flanelle autour du ventre qui m'avait servi d'écharpe ou de chauffe-pieds, elle m'avait été précieuse et je la coupai avec regret avec le couteau que j'avais volé aux cuisiniers de Villingen (qu'ils me pardonnent). Louis nouait quelques bouts de ficelle que nous avions dans nos poches. Nous étions, encore cette fois, très décidés. Un homme seul nous barrait la route, nous ne pouvions reculer après avoir subi un tel calvaire pour parvenir jusque là. Nous nous étions bien mis d'accord et, l'un et l'autre, nous avions notre tâche bien définie. A sa prochaine visite, si l'homme était seul, nous l'attaquions aussitôt la porte ouverte et qu'il eut fait un pas à l'intérieur.

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

Nous étions prêts... Nous attendions ! Les minutes nous pesaient, frappaient les tempes !

L'allemand approchait... nous entendions son pas dans le couloir. Nous écoutions pour être certain qu'il était seul comme les fois précédentes. J'étais debout derrière la porte, Louis était à terre sur le côté. La porte s'ouvrant à demi et la lanterne se soulevant, je sautais sur l'homme lui serrant la bouche avec mon écharpe. Agrippé à lui, je l'emportais en avant dans une chute sauvage ; Louis l'ayant saisi par les pieds, le déséquilibrait, pendant que la lanterne voltigeait et s'éteignait.

Il poussa une rauque exclamation de surprise, étouffé par le baillon que je m'efforçais de lui maintenir, sans ménagements, sur la bouche. Je lui momifiais la tête de mon écharpe ; nous l'écrasions de tout notre poids, Louis lui ficelait les mains et les pieds. A plat ventre, notre « déteu » ne bougeait plus. Les minutes étaient précieuses... il fallait déguerpier au plus vite... il est certain que si le schleu ne bougeait pour le moment, attendant, par peur, notre départ, il aurait vite fait de se débarrasser de ses liens, plutôt mal faits dans notre précipitation et dans la noirceur du lieu. En route... schnell ! Nous étions déjà dans le couloir de la cave, montions quelques marches... une cour. Il faisait nuit... d'une fenêtre voisine, la petite lumière d'une veilleuse éclairait faiblement les lieux. Nous devions traverser la cour, passer devant la fenêtre, pour atteindre le portail que nous distinguions vaguement une quinzaine de mètres plus loin. Tout était calme ; alors en rampant le long des murs, passant sous le rayon de lumière de la fenêtre, nous atteignimes la porte restée ouverte et nous nous retrouvions une fois encore, en liberté. Nous éloignâmes rapidement, écoutant à chaque pas, rasant les murs, nous quittions la route macadamisée pour un chemin de terre, heureux de se sauver de ce maudit village qui restait un danger et qui organiserait certainement une battue impitoyable pour nous retrouver dès que le schleu aurait donné l'alerte.

Dans cette région vallonnée et boisée, nous rassemblions notre courage et nos forces pour forcer le destin. La soif, la faim, le froid nous éteignaient peu. Pendant des heures de vagabondage nocturne, muets, à gauche, à droite, montant, descendant, nous passions par des alternances d'espoir et de déception.

Au matin, assis dans la forêt, nous échangeons nos idées, nos vues, nos projets. « Tu es beau, me dit-il, Quelle tête ! » Tout en riant aux éclats, il me détaillait, le visage boursoufflé, le masque noir aux yeux, une oreille noire de sang coagulé, suite de la correction que j'avais reçue. Il était bien de même, tout en ayant échappé à la bastonnade, et je riais avec lui, en épluchant une betterave que nous allions partager, supportant avec stoïcisme de telles épreuves. Louis, toujours optimiste disait : « Nous avons réussi la première fois, pourquoi ne pourrions-nous pas réussir une deuxième fois ! »

A la nuit tombante, nous reprenions les bas-côtés des routes pour nous guider et pour essayer de chaparder une quelconque nourriture. En vain ! Bien que la soif et la faim se supportaient cruellement, nous n'avions qu'une idée : poursuivre coûte que coûte notre chemin. Nous fûmes brutalement surpris par les phares d'une voiture, à l'un de ces croisements, une nuit, en traversant un hameau, nous faisant bondir derrière des stères de bois coupé, alignés devant les maisons. L'automobile passait près de nous, continuait, nous laissant dans une obscurité impénétrable.

« Louis ! » Je fis le tour de mon tas de bois, d'un autre, d'un troisième ! Je revenais à mon point de départ... ou du moins je le croyais !... toujours appelant mon camarade d'un murmure désespéré... Rien !... Nous nous étions perdus à quelques mètres l'un de l'autre... Petit Cler avait disparu, comme happé par la nuit.

Assis entre les troncs abattus j'attendis longuement, attentif au moindre bruit. Puis je repris ma route, seul, pour la première fois, j'allais à l'aventure.

Le matin très tôt, traversant un autre village, je fus immédiatement repéré par les paysans et je compris le danger. Je me réfugiai sous une charrette abandonnée à la sortie d'un champ, et le jour se levant, je fus découvert facilement.

Emmené en voiture par deux civils aux brassards à croix gammée, on me fit descendre dans la cour d'une caserne (Donaueschingen). Remis aux militaires, dans un bureau, où les sarcasmes explosaient à l'envie, je demandai les toilettes. Toujours accompagné j'eus enfin la possibilité de me laver la tête, de me désaltérer, et, royalement, j'eus aussi un morceau de pain noir !

Chargé dans un camion militaire, je descendis et reconnu l'entrée du stalag VB, je revenais à notre point de départ. A cet instant, je pensai à Louis : peut-être avait-il réussi, lui ? et de tout mon cœur je lui criai « Bonne chance ! » Puis jetant un regard vers les cuisines, je traversai le camp et réintégrai « La Barrack ».

En ouvrant la porte que Petit Cler avait si bien fracturée à notre départ, le schleu qui m'accompagnait, peinait et me faisait rire de sa maladresse. J'entraî et m'asseyai à la table encore déserte. Les K.G. s'occupaient, certains passaient : « Salut ! » Je cherchai, mais en vain, une tête connue. Depuis notre fuite par les égouts beaucoup étaient repartis dans leur stalag d'origine, et d'autres étaient venus échouer à leur tour à Villingen. Je me sentais seul et triste. Repérant un châlit vide, je me déchaussai enfin, et m'endormis profondément.

Secoué brutalement, un wachtmann me lança : « Komme ! » Sans avoir le temps de lacer mes chaussures, je suivis. Conduit dans le camp, il me fit entrer dans une baraque où, derrière un bureau, était assis un officier que je saluai. Mi-français, mi-allemand, il me demanda : « Par où êtes-vous sortis ? Ne mentez pas ! »

— Par l'égout ! Vous le savez ! (Cette réponse rageuse que je fis, et dont je me souviens mot à mot, parfaitement, avec le « vous le savez » fit faire à mon questionneur un bond sur son siège).

— Votre compagnon est-il sorti avec vous de l'égout ?

— Oui !

— Dites la vérité, car s'il est resté à l'intérieur, nous pouvons peut-être encore le sauver !

— Non, il est loin maintenant Au die Granze !

— Pas de chance, votre courage aurait mérité le succès !...

Un signe et je sortais déjà, emmené par mon gardien. Je n'étais resté que quelques minutes devant lui ; en prononçant la dernière phrase il s'était levé, m'avait regardé fixement, tout en tenant un dossier en main. J'eus l'impression en partant qu'il aurait encore voulu me parler, me questionner. Il savait certainement d'où nous venions et ce que nous avions fait, Petit-Cler et moi, dans nos précédentes tentatives.

En sortant de ce bureau, je me demandais : « Quel chemin allais-je prendre ? » et je fus heureux de réintégrer « la baraque des évadés ». J'appris que j'avais été présenté au commandant du Camp !

Près de mon lit, je retrouvais ma gamelle de rutabagas, mon pain, le morceau de margarine qui m'avaient été attribués pendant mon absence, puis je me dirigeai au lavabo, pour un brin de toilette. D'un petit filet d'eau, d'un petit bout de savon, j'essayai de me laver le visage et les cheveux raidis par le sang coagulé. Me regardant dans un morceau de miroir, je vis, et je compris le rire de Louis quelques jours plus tôt ! Boursoufflé et meurtri, dépenaillé et méphitique, un frisson de tristesse m'envahit. Je regagnai mes planches, m'allongeai et m'endormis encore, cherchant l'oubli dans le sommeil. La veillée des joueurs de cartes et le bruit ne me dérangeront pas.

Très tôt, le lendemain matin, réveillé, j'assistai à un départ massif de copains qui regagnaient leurs kommandos respectifs.

(A suivre).

B. ADAM.
Evadé du X A
Evadé du VB.

LE SONDERLAGER

(La tourbe)

Tout a commencé au printemps 1943, ce devait être au mois d'avril. N'ayant aucune note et après quarante années, je ne peux préciser les dates exactes.

Dans le Kommando agricole d'Ippensen, situé à mi-distance entre Hambourg et Brême, à quelques kilomètres de l'autoroute, à l'appel du soir, nous étions une trentaine de gefangs français.

Une petite altercation entre le gardien et un camarade à propos, je crois, de la plaque d'immatriculation qu'il n'avait pas autour du cou parce qu'il l'avait laissée chez son bauer. Arsène TREMEAU du département de la Mayenne, envoya un direct du droit en pleine gueule du chleu qui riposta aussitôt en tirant sa baïonnette et en cherchant à le piquer.

Avec quelques camarades, nous sommes intervenus et nous avons neutralisé le gardien sans lui faire de mal.

Nous avons alerté les habitants du pays, ainsi qu'un gardien civil qui habitait à côté du kommando.

Le lendemain, grand branlebas, officiers allemands de Sandbostel, interprète, interrogatoire, et c'est ainsi que mon camarade et moi, nous fûmes renvoyés au Stalag.

Nous avons atterri dans une baraque où il y avait quelques gefangs en prévention dont un en instance de départ pour Graudenz. Il s'appelait Charlier ou Chartier.

Quelques jours après (3 ou 4) deux Chleus de la Gestapo sont venus nous annoncer que nous étions condamnés, moi-même à quinze jours de cellule et huit semaines de camp de discipline, mon camarade à vingt-et-un jours de cellule et six mois de camp de discipline.

Le lendemain ou le soir même, nous étions transférés, dans la prison à gauche, en rentrant dans le camp.

Là, régime jockey, un jour soupe, deux jours pain sec, un jour soupe, deux jours pain sec, etc.

La prison terminée, je fus pris en charge par un gardien, fouillé et expédié aussitôt au camp de discipline (la tourbe) pour huit semaines.

En sortant du stalag, nous avons tourné à gauche sur la route et après un bout de chemin, que je ne puis évaluer, nous avons pris une plus petite route sur la droite.

Arrivé au Sonderlager, refouillé, affecté à une baraque.

Le camp n'était pas très grand, à l'extérieur, une baraque pour les gardiens, double porte avec sas pour entrer et, d'un seul côté, plusieurs baraques alignées, W.C. collectifs, le tout entouré de barbelés.

Nous étions à l'époque 40 à 50 détenus, français en majorité, quelques polonais et quelques serbes, peut-être un belge ou deux.

L'homme de confiance s'appelait Sancène.

J'ai oublié presque tous les noms des camarades, je me souviens de GENIN, de Lyon qui, après avoir quitté la tourbe, est resté au stalag employé aux cuisines.

GENEVIEVE, du Beaujolais; PETITOT, des environs de Bordeaux, MEISSONNIER, des environs de Lyon.

Les condamnations des détenus du camp étant de un à trois mois de moyenne, ce qui faisait que les départs et les arrivées avaient lieu très souvent, plusieurs fois par semaine, ce qui nous permettait d'être très bien informés des dernières nouvelles, malgré notre isolement.

Le travail consistait, pendant l'été à extraire de la tourbe et l'hiver à arracher et débiter des souches d'arbres qui poussaient dans les marais situés immédiatement à côté du camp mais de l'autre côté des barbelés.

L'effectif allemand se composait d'un sous-officier, d'un obergefreiter et de huit ou dix sentinelles qui nous surveillaient pendant le travail. Ils avaient le fusil avec balle dans le canon.

courageux qui le suivront dans les caponnières, et terminer cette visite par un film qui retrace toute la vie de cette citadelle qui a subi tant d'assauts... et chacun de le remercier vivement.

Le petit train nous ramène, et voici que le soleil perce, séchant les dernières larmes de la pluie et nous offrant, dans son écrin, un magnifique panorama sur le confluent, la vallée, la Meuse qui vient de France, calme et tranquille, comme aux plus beaux jours des « jours heureux ».

Cette journée si réussie, malgré le temps, devait se terminer au Sofitel, en bordure de la Meuse, un « souper » était servi sous l'œil attentif de nos amis organisateurs veillant à ce que rien ne manque aux invités.

Tout était réussi, en ce premier jour, ce n'était qu'un commencement.

Dimanche.

Il pleuvait hier, « Il fera beau demain » avait prédit Robert Schneider. Un soleil éclatant inondait la bonne ville de Namur.

C'est en l'église St-Joseph que la Grand'Messe du Souvenir fut concélébrée par le Père Forthomme, aumônier des V belges et M. le Curé Barbier. On ne résume pas l'homélie du R. P. Forthomme; ce fut un véritable cours d'histoire, allant de l'époque romaine à nos jours.

Marseillaise et Brabançonne terminèrent cette cérémonie, tandis que les drapeaux belges et français s'inclinaient avant de former un cortège, pour se rendre au Monument aux Morts y déposer deux très belles gerbes, l'une offerte par la Municipalité et l'autre par l'Amicale des V, cravatée aux 3 couleurs. On se recueillit dans une minute de silence, au son du « Last-Post ».

Les cérémonies sont terminées.

Un long cortège de voitures se forme pour emmener les Anciens P.G. et leurs familles au sommet de la Citadelle, où le banquet est servi dans le cadre panoramique du Restaurant du Belvédère. C'est une réussite de plus!... et chacun d'apprécier le repas, arrosé d'un vin choisi, avec délicatesse, qui venait de France.

Armand Ista, excusant le Président Rolland, se félicite de ces deux journées, du succès, du nombre des présents, remercie les organisateurs et souhaite que l'an prochain nous soyons aussi nombreux... et plus encore si possible... en cette Belgique, fière et courageuse, terre de rencontres. Il est vivement applaudi.

Pour terminer Robert Schneider retraça l'histoire de la ville de Namur, héroïque cité. (N.D.L.R. : Dans le prochain Lien nous publierons le discours de notre ami R. Schneider). Nous partageons tous l'émotion de l'orateur... Bravo à ce Namurois fidèle, tandis que la salle entière chante « Li bia bouquet ».

Ainsi se terminaient ces deux journées d'Amitié franco-belge sous le signe du souvenir et de la fraternité indéfectible qui unit nos deux peuples.

Parmi tous nos camarades et amis belges nous avons retrouvé, avec leurs familles: Puissant, Storder, Marié, Ista, Wautelet, Pottiez, Melmans, Legrain, J.-M. Marchand, sa sœur Françoise et son mari Claude Jeandel, Schneider, Roland, Sevrin M., Wauty, Tilma, Vassart, Stenis, Mme Denis, le R.P. Forthomme, le Colonel Humblot.

La délégation française était réduite, mais beaucoup de nos camarades étaient en pensée avec nous: Le vice-président René Chroeder et son épouse pour l'Amicale VB-X ABC-Ulm. Nos amis Antoine, de Brienne-le-Château, René et Raymonde Sénéchal, André Balasse, Huguette Crouta, Lucien Vialard, étaient présents.

La discipline, assez sévère, consistait en appel dehors quatre fois par jour, et surtout des gueuleries dans le plus pur style Chleu de l'époque « los-rauss », etc.

Une des principales brimades était de nous enfermer, au retour du travail, dans des baraques avec les clos, c'est-à-dire dans l'obscurité presque complète.

La soupe nous était apportée une fois par jour au stalag jusqu'à l'entrée par d'autres prisonniers mais comme nous ne devions avoir aucun contact avec eux, les gardiens nous l'apportaient eux-mêmes de l'entrée jusqu'à la baraque.

Nous n'avions pas droit aux colis qui étaient stockés au camp jusqu'au retour.

Les lettres n'arrivaient qu'au compte-goutte à cause du déplacement de l'intéressé d'un camp à un autre, le courrier suivait difficilement.

Interdiction de fumer.

La clientèle du Sonderlager était plutôt composée, des évadés repris, des prisonniers qui s'étaient bagarés avec des civils allemands, d'autres qui s'étaient fait prendre à chaparder chez leurs employeurs, nous-mêmes qui avions neutralisé un gardien armé, ainsi que certains à qui il était reproché quelques délits plus ou moins douteux tout ce petit monde qui n'avait de commun que le fait d'être prisonnier de guerre (car aucun ne se sentait coupable) réagissait assez bien à cette ambiance plutôt lourde.

L'arme principale était ce qu'on appelait là-bas la force d'inertie, mais pas une force d'inertie fataliste qui consiste à prendre des coups, non, c'était une force d'inertie calculée et savamment dosée où chacun savait, par expérience, jusqu'où il ne fallait pas aller trop loin, c'était une force d'inertie plutôt vicieuse qui avait le don d'exaspérer nos Chleus et qui entretenait là-bas un climat tendu lequel était salubre et assez bénéfique pour le moral de la troupe.

Voilà, en gros, la vie au Sonderlager (la tourbe) en 1943 (avril, mai et juin).

Pierre THIBAUDIER.
X B - Matricule 12700.

Après la libération, je suis retourné quatre fois en Allemagne, je n'ai jamais pu retrouver « la tourbe ».



NAMUR... « AU BEAU PAYS DE MEUSE »

23 et 24 AVRIL 1983

Un ciel gris et menaçant nous attendait dans l'héroïque chef-lieu de la province de Namur. Confluent de la Sambre et de la Meuse, les jolies fontaines, les jardins fleuris, compensaient la mélancolie de cette grisaille. La gentillesse courtoise des Namurois, ce « parlé français » chantant, apportaient le soleil qui manquait à cet accueil.

Pouvions-nous penser que seulement 3 heures nous séparaient de Paris? Nous étions en « province » pour ce week-end, heureux d'y retrouver camarades belges et français, à ces journées de rencontres, préludant l'Assemblée Générale des Stalags V belges... Oui!... heureux de se revoir... ici-même. Ça sent si bon la France!

Le temps nous étant accordé, le petit groupe de français parcourt cette ville fière de son passé et si souvent mise à l'épreuve. Les rues piétonnes facilitent la visite de la vieille ville. Ses maisons anciennes à colombages, ses vitrines achalandées, son marché typique, cette bonne odeur de poulets à la broche, ses frites croustillantes mettent en appétit.

Tout en flânant, nous voici au bord de la Sambre, dans laquelle se reflète l'imposante citadelle. Une péniche trouble l'eau tranquille avant d'aller rejoindre la Meuse, vers ce confluent, si souvent chanté; la statue équestre du Roi-Chevalier Albert I^{er}, face à l'Est...

Ces deux fleuves réunis qui connurent tant d'assauts, de violence, de feu, comme la Marne... que de sang versé dans ces flots... furent les témoins de deux guerres.

Le calme est revenu, après la tempête. Puisse pour longtemps encore!

Les péniches descendent vers le Rhin, dans la Paix retrouvée... dans la sérénité sur ces flots apaisés.

De retour, près de la gare, une heureuse rencontre avec Janne et Armand Ista, facilite le choix d'un restaurant où nous « dinons » tous ensemble, savourant une excellente bière... parmi tant d'autres.

Nous devons rejoindre l'Hôtel de Flandres, face à la gare, pour y retrouver de nombreux camarades belges. Robert Schneider, organisateur de ces journées, aidé par Emile Legrain, Gustave Wautelet et Defoin nous accueillent par une fraternelle accolade. Il est 15 heures lorsque le car, qui doit nous faire visiter Namur, arrive, ponctuel.

Même sous une pluie fine, la visite garde tout son attrait, grâce aux explications qui nous sont données. Passé le pont qui enjambe la Sambre, nous voici bientôt au pied de la Citadelle, place forte, très imposante. Un petit train en facilite l'accès. Le colonel Humblot nous y attend, pour nous guider et fournir les renseignements sur cet ouvrage. Très érudit, il sait commenter « son territoire », donne les explications pour les plus

Cette dernière journée devait se terminer à Taminies, comme chaque année, où tant de souvenirs nous rattachent. Il ne pouvait en être autrement. Merci à nos amis de Taminies pour leur accueil si chaleureux qu'on ne résume et n'oublie pas.

Lucien VIALARD.
Ancien d'Ulm - V.B.

BOITE AUX LETTRES

Des Antilles, Ginette et Julien DUEZ, favorisés par une température de + 30 à 35°, sont enchantés de ce séjour à la Martinique... dans ce pays superbe... où les jolies filles ne manquent pas! Si seulement ils nous avaient ramené un peu de soleil! Il fait défaut en métropole actuellement!

Merci de cette belle carte toute ensoleillée.

Nos amis Germaine et Jean BATUT, en famille, Lévens, apprécient le charme de la Côte d'Azur et de l'arrière pays niçois où Jean n'en finit pas de prendre des croquis pour en réaliser de si belles toiles pour les prochains salons. Entre temps il joue avec la petite famille... en excellent Pépé. Ils adressent aux anciens d'Ulm toutes leurs amitiés. Nous espérons les revoir bientôt, rue de Provence, le Premier Jeudi du mois.

GASTON LAVERGNE NOUS A QUITTES

Avec peine et consternation, nous apprenons le décès de Gaston, notre camarade, notre ami fidèle, courageux, dans un mal qui ne pardonne pas. Il supporte un long et douloureux calvaire... pendant 16 ans.

Nous nous étions connus en 1939 aux avant-postes de quelque part... entre Wissembourg et Rott, dans le même Bataillon de Chasseurs, avec Clertaux, Filler, Foucher et tant d'autres. Il avait un cœur d'or, sa gentillesse légendaire et sa bonne humeur réconfortaient le moral de chacun... Puis, ce fut la débâcle; loin de nous séparer, nous prenions le même chemin... Haguenau, Ludwigsburg, pour arriver à Ulm au Vorwerk 13 le 13 septembre 1940.

Pendant cinq ans nous partagions la même angoisse mais aussi l'espoir. Jamais il ne se décourageait, confiant. Il avait toujours le mot pour faire rire.

Le 5 mai 1945, nous nous quittions gare de Ebersheim, pleins de projets, et de nous revoir de temps en temps. Le temps passa... nous sépara... Mais, quand l'occasion se présentait, nous étions si heureux de nous retrouver, en riant du passé et des bonnes blagues que nous faisions à nos geôliers. Sa dernière visite fut à La Chaux-de-Fonds, à Vincennes. Accompagné de son épouse, il était venu retrouver ceux de son équipe, ces « gars d'Ulm » qui l'aimaient bien.

Son état empirait... Je l'avais vu, chez lui, entouré de toute l'affection de sa femme et de ses enfants. Il souriait, en le quittant, n'oubliait pas les copains. Je devais plus le revoir... Il dort à jamais dans ce petit cimetière de Boussy.

Ses camarades, ses amis, Foucher, Rein, Duez, l'ont accompagné. La gerbe des Anciens d'Ulm, cravatée aux trois couleurs, reposait sur son cercueil... Ce fut son dernier adieu bien émouvant.

Dors, Gaston. La mort est un sommeil, puisque l'âme est lassée... laissons-là s'endormir.

A Mme Lavergne, à ses enfants et petits-enfants, nous renouvelons toute notre sympathie attristée et respectueuse pensée envers celui que nous aimons.

Lucien VIALARD.
4 mai 1983.

COURRIER DE L'AMICALE

De notre ami **HERMAL Georges**, Cour du Bas, 88310 Cornimont, une longue lettre qui nous a fait bien plaisir à lire. L'ami Georges a retrouvé en rentrant de son séjour de cinq mois, de novembre à mars, sur la Côte d'Azur, les Lien qui lui manquaient... et la neige! Tout est donc rentré dans l'ordre. Le beau temps vosgien va vite effacer les flocons... et la vie reprendra son cours normal. Il a apprécié, en connaisseur, (n'a-t-il pas traversé le Rhin à la nage lors de son évasion contée dans le Lien) le petit récit de Bernard Adam (Les égouts de Villingen) et surtout, la présence de Petit Cler qu'il a fort bien connu. Voici le passage de la lettre de notre ami Georges HERMAL concernant Petit Cler :

«...J'attends avec impatience le Lien d'Avril pour connaître la suite de ce captivant reportage sur les égouts du Camp de Villingen où l'on parle tant d'un grand sportif footballeur, Petit Cler, capitaine de l'A.S. Cannes, vainqueur de la Coupe de France en 1931. Je me rappelle bien de lui, car à deux reprises en 1928 (Noël) et 1929 (Pâques) avec mon club d'alors, le Racing de Strasbourg, nous sommes allés rencontrer amicalement au Stades des Hespérides à Cannes, l'Association Sportive, une des meilleures équipes de France à l'époque (avant le professionnalisme en 1932). Le Racing, où j'opérais comme arrière droit, était champion d'Alsace Division d'Honneur, saison 1927/28 et incorporé en novembre 28 au 158^e R.I. Strasbourg, avec ce glorieux régiment je fus 2 fois champion de France militaire (dernière classe à avoir fait 18 mois, soit 2 hivers) et lors de rencontres de Championnat de France militaire il me fut donné de rencontrer des joueurs célèbres de l'époque par exemple au 31^e R.I. de Paris : Langillier (La Caille), Gauteroux, les frères Laurent, Veysade, etc., Cheuva de l'Olympique Lillois, Andoier, Tourniaire, Fecchino (94^e R.A. Nice, ces deux derniers de l'A.S. Cannes, etc.) Et dire que durant ces cinq mois que je passe à Cannes, presque chaque jour, me rendant à la pêche en mer au port-Canto, je passe près de ce Stade des Hespérides qui me rappelle tant de souvenirs, d'il y a de cela déjà 56 ans... »

Ah! les souvenirs de notre jeunesse sportive qu'ils sont doux à notre cœur. Ce sont nos vingt ans qui reviennent à la surface... Une vraie cure de jouvence... Mais comme on se retrouve ami Georges; étant de la classe 1925 je fus incorporé le 14-11-25 au 31^e R.I. de Paris qui fut, lui aussi champion de France militaire de football en 1926, je crois avec les Chantrel, Wild, Cahen, Belin, Fildon, Falize, Castaing, etc., tous des copains de la C.H.R. du 31. Les Langillier, Gauteroux, etc. arrivèrent après mon départ.

Notre ami **PONCIN Gabriel**, 141, route de Paris, 69260 Charbonnières-les-Bains, nous signale que notre ami **DIVARET Paul**, du Mans, qu'il avait fait inscrire à l'Amicale, ce dont nous le remercions très sincèrement, n'avait pas reçu les journaux de décembre et janvier. Nous avons fait le nécessaire immédiatement pour rétablir la situation auprès de notre ami **DIVARET** qui nous l'espérons, reçoit maintenant très régulièrement Le Lien. Car d'après notre service de routage, les journaux ont bien été expédiés. Que **DIVARET** contrôle bien l'arrivée du journal, car il y a eu des journaux qui se sont égarés...

Notre ami **E. BEAU**, 7, rue de l'Argonne, 87100 Limoges, envoie ses bonnes amitiés à tous et en particulier à tous les anciens de Tailfingen.

Notre ami **Charles POTTIEZ**, 44, rue de la Bravoure, 1090 Bruxelles, n'a pu, vu l'état de santé de Mme POTTIEZ, son épouse, participer à notre Assemblée Générale. Ils le regrettent profondément, ainsi que tous leurs amis français, toujours heureux de recevoir leurs amis belges. Aussi ils nous prient d'être leur interprète auprès de tous en y associant nos amis **André TRICOT** et son épouse, qui se remet bien doucement de sa grave opération. Merci à notre ami Charles pour notre C.S. En souhaitant à tous ces sympathiques amis belges meilleure santé.

Notre ami **BRICKLER Roger**, 5, rue du Cdt Max Chauvet, 52000 Chaumont, nous écrit (nous résumons sa lettre) : « Sollicité par M. WENGER Charles, président de l'Amicale des Alsaciens-Lorrains P.G. en vue de faire une demande de carte de résistant volontaire. Je suis A.L., né à Kerprich-aux-Bois (Moselle), s-off au 60^e R.A., fait prisonnier au Donon, le 24 juin. Interné au Quartier Lizé à Strasbourg, j'ai refusé la feuille de libération que me présentaient les allemands en vue de rentrer dans mes foyers à Sarrebourg. Le 28 juillet nouveau passage à Offenbourg pour une nouvelle libération, nouveau refus d'opter... » Deux attestations certifiant son refus d'opter lui sont indispensables. Parmi les A.L. il y a bien deux camarades qui peuvent certifier ce refus, car à Offenbourg vous étiez nombreux. Ecrivez donc à notre ami qui attend vos attestations. D'avance merci pour lui.

Notre amie **Louise DIEGELMANN**, 12, rue des Grands Moulins, 88200 Saint-Dié, nous écrit :

« Qu'il me soit permis de vous exprimer toute ma gratitude pour l'envoi du journal de l'Amicale que je reçois régulièrement. « Le Lien » est pour moi une source de réconfort se rapportant au souvenir de mon cher mari, disparu prématurément... »

Spécialement mes meilleurs souvenirs à Mme **LANGVIN**, ancienne secrétaire de l'Amicale qui était pour moi un grand réconfort et si compréhensive au moment de mon atroce malheur en 1966.

Merci, chère grande amie, pour votre participation à notre Caisse d'Entraide. Le souvenir de notre ami Jacques reste toujours intact dans nos cœurs. Celui que nous avons connus lors de nos manifestations amicales était un ardent amicaliste, fidèle à l'amitié. Notre bon souvenir à Mme Louise DIEGELMANN.

A notre ami **René GALMICHE**, 4, rue de l'Eglise, 80200 Giromagny, nous adressons nos meilleurs vœux de santé et espérons que l'état de Mme GALMICHE est maintenant tout à fait satisfaisant. Regrets de ne pas l'avoir eu à ma table le 27 mars dernier. Avec tout mon amical souvenir.

Nos amis **Maurice et Huguette MARTIN** ont quitté Poitiers pour les environs de Cannes où ils espéraient trouver soleil et farniente. Hélas! Froid et pluie étaient au rendez-vous. Malgré les embruns, rien n'arrête le Grand Maurice! Et le séjour sur la Côte se passe pour le mieux... avec pulls et gabardines! Seul le moral est

au beau fixe... Et dire qu'à Poitiers pendant ce temps-là, il faisait beau! Amitiés à tous les deux et... bonne santé.

Une lettre de notre vice-président **René SCHROEDER** et de Mme, dans leur campagne de Festieux. L'ami René a transformé sa cave en piscine et s'entraîne assidûment pour les prochains Jeux Olympiques de natation en fond de cave, en allant chercher sous 3 mètres d'eau les bouteilles de champagne Leclère qui gisent par le fond! Il a déjà remonté 2 bouteilles en 4 h 59' 59". Il s'en est fallu d'un cheveu qu'il batte le record du monde qui est de 2 bouteilles de Leclère en 4 h 59'! Toutes mes amitiés à Mme SCHROEDER et à son champion de mari.

Notre ami **ATTANASIO Michel**, Résidence 3 L. Saint-Eloi, 12000 Rodez, a reçu en 1980 la Médaille Fédérale des P.G. Toutes nos félicitations pour cette médaille bien méritée.

Notre ami **René MAYANOBE**, Gandolou 82100 Castel-sarrasin est entré à l'Amicale en 1979 et il a eu la chance de retrouver Félix ANDRUETAN. Chaque année, depuis, ils ont la joie de faire des retrouvailles avec cinq anciens prisonniers. Mais hélas en octobre 1982 Paul BEAU-DOING nous a quittés et en janvier 1983 c'était Félix ANDRUETAN qui décédait subitement à la fin d'une réunion de P.G. dans son village près d'Oyonnax (Ain). Nous adressons nos sincères condoléances aux familles de ces amis P.G. Notre ami MAYANOBE serait heureux de trouver dans le journal des nouvelles de son kdo n° 438 et 306.

Notre ami **FILHOL Gabriel**, à Berrias 07460 Saint-Paul Le Jeune, reçoit avec plaisir « Le Lien » où il retrouve l'adresse d'anciens camarades du X.B. Ça lui rappelle de bons et de mauvais souvenirs. Nous espérons que son état de santé s'est amélioré et que maintenant tout va pour le mieux.

Mme veuve **LOEUILLET Blanche**, Claudou, 88410 Monthureux-sur-Saône, a la douleur de nous faire part du décès de son mari, survenu le 23 mars dernier, à l'Hôpital de Vittel, à l'âge de 76 ans.

OFFRE SPÉCIALE AUX LECTEURS du « LIEN » et à LEURS FAMILLES

100 CARTES DE VISITE, en boîte plastique (Maximum 3 lignes imprimées. Sans relief)

Prix franco : 60 F

100 cartes en plus pour : 30 F

Si possible, joindre une de vos anciennes cartes pour le modèle des caractères, nous emploierons les mêmes ou les plus approchantes.

Toute commande doit être rédigée en lettres d'imprimerie pour éviter les erreurs.

Commande à adresser à :

Imprimerie J. ROMAIN
79110 CHEF-BOUTONNE

Toute commande doit être accompagnée de son chèque de règlement. Merci.

A Mme **LOEUILLET**, à sa famille, l'Amicale présente ses sincères condoléances.

Un remerciement de la part de Mme **Yvonne HAVELANGE**, épouse Charles POTTIEZ, de Bruxelles :

« A tous les amis et amies qui ont pris de mes nouvelles, de loin ou de près, je les remercie de tout mon cœur, ainsi que pour leurs pensées et compliments. En espérant retrouver bientôt la belle famille P.G. »

Amical souvenir aux Présidents, M. PERRON, ainsi qu'à tous les membres du Bureau si sympathiques.

Je serai opérée le 17 mai 1983.

Tous nos vœux de succès pour cette délicate opération et nous espérons fermement revoir très bientôt notre sympathique amie Mme POTTIEZ ainsi que l'ami Charles. Tous les membres du Bureau adressent à ce couple si sympathique leurs fraternelles amitiés.

Nous espérons que notre ami **Wily MASURELLE**, Route de Méry, 25 B 4050 Esneux (Belgique) reçoit bien « Le Lien ». Vérification faite il a dû y avoir du mou dans les P.T.T. Sincères amitiés.

Nous n'avions pas vu notre ami **André GEORGES**, La Vaire 89200 Etaules, à notre Assemblée Générale. En effet, victime d'une forte bronchite, il fut obligé de garder la chambre ce jour-là. Nous reverrons notre ami au 46, rue de Londres, tout à fait revigoré, comme l'est d'ailleurs notre Siège Social qui depuis la présentation qu'en a faite notre ami **TERRAUBELLA** s'est refait une beauté. Tapis somptueux, peinture fraîche, etc... On peut venir nous voir sans crainte d'en rougir! Nous sommes présents! A bientôt André...

Nous souhaitons la bienvenue à notre ami **Charles CHOMETTE**, 60860 Saint-Omer-en-Chaussée, qui vient d'adhérer à notre Amicale. Il a appartenu aux kdos de Neustadt, Waringholz, Arensbok, Hambourg (8 jours), Rensbourg, kdo et Hôpital entre autres. Il a été à Schleswig, XA chef de la baraque D pendant 7 mois à partir de 1943. Il y a connu R. DAEL, J. MAUCLAIR, HAMEAU, l'adjt VIALA, un des frères BIONDI, DE MAILLY, ALTHUSSER le malheureux philosophe, etc... Il a une foule de souvenirs de captivité. Il est invalide civil à 80 %, doté d'une prothèse à la jambe gauche et d'une autre prothèse de l'aorte abdominale. Il a été mobilisé le 9 juin 1940 et fait prisonnier le 21 juin 1940 à Vannes. Il appartenait au 509^e R.C.C. stationné au camp de Meucon. En somme : 12 jours soldats et... cinq ans de captivité! C'est pas de pot! Mais nous serions heureux, pour les lecteurs du Lien, de publier ses souvenirs de captivité.

Une carte de notre ami **Charles WENGER**, de Barr, en vacances en Tunisie à Sidi Bou Saïd près du Golfe de Tunis : « Je viens de faire un grand tour en Tunisie et y reste un peu pour me reposer. Je ne pourrai donc

être des vôtres dimanche 27 mars. Veuillez m'excuser auprès des amis, quelques anciens A.L. m'y attendant un peu, car le VB était le plus fourni de ces « têtes dures ». Saluez aussi mes anciens paroissiens car il y a 40 ans exactement je succédais au regretté Blumen-thal... »

Avons bien regretté l'absence de notre ami Charles et lui adressons notre bon souvenir.

Une carte de nos amis **PONROY (Pierre, Suzanne, Thierry)** en vacances à Antibes avec leurs amitiés pour tous.

A notre ami **MARCEUR Emile**, 12, rue de l'Est, Dijon 21100, nous adressons toutes nos condoléances attristées pour le décès de son épouse. Hélas, il est rare qu'on puisse aller ensemble au bout du chemin... Il y en a toujours un qui abandonne, lassé, sur le bord de la route, et qui laisse son compagnon seul, perdu dans sa solitude et son chagrin. Courage ami MARCEUR, et toute notre fraternelle amitié.

Suite page 6.

Réunion amicale annuelle de Joyeuse le 5 Mai 1983

Le 12 mars 1978, j'organisais notre première rencontre amicale Gard-Ardèche. Nous étions 24 et parmi eux, chaque année, je relève un nom : CAUSSE Marc, cette année là MATEO avait un empêchement majeur.

Depuis 1979, CAUSSE, MATEO, LINARES, pour le Gard et POUDEVIGNE pour l'Ardèche, ont toujours répondu « Présent! »

Cette année, pour la première fois, l'Ardèche organisait notre rencontre. Ce fut un succès pour nos amis MOUFLET et POUDEVIGNE : nous étions 51! et nous aurions pu être plus nombreux, puisque nous avons eu à regretter l'absence de Mme LANGVIN victime d'une intoxication alimentaire, la veille, mais qui a eu la gentillesse d'insister pour que notre président soit présent à notre réunion. Merci mille fois.

Nos amis AUDET, BORIE, CAILLAUD, FOSSAT, GHISALBERTI, GUC, PONTIER, d'Alés, ont été empêchés par des ennuis de santé. A tous nous souhaitons un complet et prompt rétablissement.

L'année prochaine notre réunion se fera dans le Gard (l'alternance) probablement le samedi 5 mai, peut-être à Bagnols ou à Pont-Saint-Esprit, mais nous en reparlerons. MOUFLET nous a promis d'amener de nombreux ardéchois, alors espérons.

Le compte rendu plus détaillé de notre rencontre vous le lirez sous la plume d'un poète lyrique de notre fidèle représentant de l'Amicale, Lucien VIALARD.

Notre ami **LEFEBVRE Maurice**, de Duclair, a fait halte à Joyeuse, sur le chemin du retour de Nice, pour venir partager notre repas... Avis aux amateurs!

Jules GRANIER. X.B.

ECHOS DE LA CHESNAIE

Notre ami Maurice MARTIN, porte-parole du kdo 604, nous fait part, comme c'est son droit, de ses critiques sur le menu servi lors de l'Assemblée Générale du 27 mars dernier au Bois de Vincennes.

S'il consent volontiers à reconnaître la qualité du cadre, il se plaint durement d'une assiette peu garnie et d'un service trop long... Le Bureau de l'Amicale a, pour sa part, enregistré quelques remarques du même ordre et nul doute que d'autres camarades pourraient témoigner d'un égal mécontentement à ce sujet.

Organiser dans tous ses aspects une assemblée comme celle-là présente, à l'évidence, des difficultés que l'on ne doit pas ignorer. Ceux de nos camarades qui en ont la charge bénévole éprouvent de plus en plus de mal à réussir les conditions d'accueil les meilleures.

La cherté progressive générale de la vie, jointe à la cherté particulière de la restauration parisienne, comparée à celle de province, peuvent expliquer le « laisser à désirer » du banquet. Sans justifier quand même la « parcimonie » des rations, ressentie par certains avec raison.

Je voudrais rappeler cependant que le prix de la participation demandé à chacun comprend, outre le repas, la location de la salle, le défraiment de l'orchestre, l'utilisation de deux grandes salles jusqu'à 19 h 30, etc., bref tout un ensemble de « services » rendus.

C'est un problème très préoccupant. Les membres du Bureau en ont discuté à plusieurs reprises, parfois avec vivacité, tant les opinions divergent et les susceptibilités sont exacerbées... Prospector et trouver autre chose, bien sûr, nous y avons pensé, mais les conditions optima de localisation et de restauration ensemble sont difficiles à réunir. D'autant que ces recherches exigent du temps, des relations et, aussi, le maximum de dévouement et de ténacité de la part de camarades âgés, fatigués et depuis longtemps sur la brèche, ne l'oublions pas.

Toutes les suggestions et propositions sur ce délicat problème seront les bienvenues au Siège de l'Amicale. Encore faut-il qu'elles parviennent rapidement, la réservation devant se faire plusieurs mois à l'avance.

Il est temps de penser déjà à 1984, davantage encore à 1985 qui va marquer le 40^e anniversaire de notre libération.

J. TERRAUBELLA.

RECTIFICATION

Une erreur s'est glissée dans l'adresse de notre ami Jean CANERI, l'auteur de « LE SIMULATEUR ». L'adresse exacte à laquelle vous devez adresser votre commande pour obtenir le livre « LE SIMULATEUR » est :

M. Jean CANERI, 90, Avenue du Général-Leclerc 28100 DREUX.

Le courrier de l'Amicale

(suite)

DES NOUVELLES...

... du Bordelais :

Une lettre de notre ami Max PINLON, « Leinan » Av. Jean Saint-Marc, 33260 La Teste-de-Buch : « J'ai lu dans le dernier Lien (n° 385, article de René LENHARDT), ton adieu à Etienne MALLET qui m'a profondément ému, car tu as montré en de justes traits sa personnalité toute de discrétion et d'effacement volontaire et son attachement à ses amitiés. C'était un ami bon et sûr et qui rejoint dans l'au-delà des intimes déjà disparus et dont tu évoque plusieurs d'entre eux, notamment LACLAVERIE auquel m'unissait une amitié fraternelle, car nous étions captifs ensemble.

Tu cites également Gaston PASQUIER avec lequel j'étais à Hambourg et Schleswig. C'est une très triste nouvelle pour moi car je n'ai plus rien su de lui depuis qu'il avait quitté Paris dans les années 50. Il n'avait pas laissé de traces ainsi qu'ont recherché, en vain, à l'époque, tant LACLAVERIE que CADOUX, amis communs.

Je suppose donc que l'Amicale a été avertie de son décès, soit par sa veuve ou sa fille qui ont dû vraisemblablement donner leur adresse.

Je me permets de te demander si tu pourrais la trouver et dans ce cas me l'indiquer par la voie d'un prochain Lien. Ce serait un réel service et par avance je t'en remercie bien vivement.

Ne pouvant assister aux assemblées trop bruyantes pour mon état auditif gravement atteint à Hambourg, je connais très peu de camarades à l'Amicale, sauf PONROY et VERBA. De plus ma 79^e année ne facilite pas les longs déplacements.

Je souhaite quand même pouvoir connaître prochainement votre installation rue de Londres et avoir ainsi le plaisir de rencontrer quelques-uns d'entre vous...

Nous ne possédons pas l'adresse de G. PASQUIER. Nous adressons ta lettre à notre ami René LENHARDT qui fera le nécessaire auprès de toi.

... de la Lorraine :

Une lettre de notre ami Pierre DILLENSIGER, 2, rue Saint-Antoine, 54136 Bouxières-aux-Dames :

« Etant de descendance alsacienne, j'ai été fait prisonnier à Romont, dans les Vosges, le 26-6-40. Emmené à Baccarat dans un camp, je refuse de signer et l'on m'envoie travailler dans l'armée Taud, comme électricien. Je suis libre d'aller voir ma femme, mais ne peut réussir à m'évader, car la Kommandantur avait pris ses quartiers dans ma maison, et bien sûr j'avais peur de représailles pour ma famille. Après un contrôle de la Gestapo, je devais signer ou être envoyé en Allemagne. La deuxième solution fut prise et je fus envoyé par wagon dans un camp qui se trouvait être appelé le XVII B, sous le matricule 57559. De là, à la suite d'une Commission je fus renvoyé à Offenbourg et sur un nouveau refus de signer, je fus marqué à l'encre rouge et envoyé de nouveau au camp de Villingen (VB) ; de là je fus transféré au camp de Zimmern en Allemagne d'où je fus à nouveau transféré à Villingen et sur un autre ordre repartis au camp de Schramberg pour travailler dans un scierie, toujours sans nouvelles ni colis de ma famille. Ensuite je suis reparti à Villingen pour être envoyé par la suite à Tuttingen à l'Usine Esculap, et là je fus enfin un peu oublié de mes « supérieurs ». Après un accident dans cette usine je fus envoyé à l'Hôpital de Villingen où je fis connaissance de ANCEMENT (infirmier), du docteur REGLINSKI (auquel je rends un grand hommage), du docteur PAYRAU, du docteur BLIN (dentiste).

Toutes ces explications pour vous demander si vous savez où se trouve le camp du XVII B... »

Le Camp du XVII B se situait à Gneixendorf en Autriche. L'Amicale du XVII B a son siège à Paris, 46, rue de Londres.

... de la Côte d'Azur :

Une lettre de notre ami et fidèle collaborateur Virgile PION, de Saint-Raphaël :

« Merci beaucoup pour le beau livre de Marcel DELEAU-DESHAYES « Aventure d'un Gégangue ». Je crois que pendant cette période, nous avons vraiment tout fait. Pour mon compte, non seulement laboureur, porte faix, carrier, bûcheron, etc., j'ai été amené à l'hôpital de Rottenmunster à Rotweil, à repasser des culottes fendues et des cornettes de bonnes sœurs. Qui dit mieux ?

Merci aussi pour le gentil mot de l'ami C. CHARPIN, 5, rue de Soigny à Châteaudun, du kdo de Dunningen. Je ne pense pas que nous nous soyons rencontrés. Ce sera peut-être pour plus tard ? Mon bauer faisait seul ses transports de bois et de sacs de blé extra-muros. Il me laissait avec les 15 vaches à « putzen », qui étaient après tout certainement les moins vaches de mon entourage germanique, dont avec le recul, je n'ai pas trop à me plaindre, puisque j'ai accepté, au sein du Conseil municipal de Saint-Raphaël, d'être le Président du Comité de Jumelage avec Sankt Georgen, en Forêt-Noire. J'ai donc eu l'occasion d'avoir des relations particulièrement amicales avec nos « jumeaux ».

Comme disait Fernand Raynaud dans son sketch sur le Camping d'Agay en parlant des touristes allemands : « Entre les guerres, on s'entend si bien ! »

Comme disent les Anglais : « The right man in the right place » Mon anglais de lycéen n'égale pas, loin de là, la virtuosité de l'ami Virgile dans le maniement de la langue de Goethe et même du souabish. Il est expert en la matière ! Mon bon souvenir à toute la famille PION.

H. P.

CARNET NOIR

Mme F. BRUNEAUX, Saint-Lazare, 37500 Chinon, a la grande douleur de nous faire part du décès de son mari, notre camarade Georges BRUNEAUX, survenu le 13 décembre à l'Hôpital Bretonneau à Tours.

Mme Yvonne GROS, 405, route du Médoc, 33520 Bruges, a la grande tristesse de nous faire connaître le décès de son mari, notre camarade Raoul GROS, survenu le 8 février 1983, après une longue et cruelle maladie.

C'est avec beaucoup de peine que nous apprenons le décès, survenu à Paris, le 4 mai 1983 de notre ami Jean KAUFMANN, notaire et maire honoraire de Vignory, ancien conseiller général de la Haute-Marne. Ancien Homme de Confiance de la Compagnie de Sigmaringen notre ami accumulait un nombre impressionnant de titres dont celui de Président de la section cantonale des ACPG-CATM depuis 1945. C'était un grand amicaliste et notre Caisse d'Entraide avait en lui un fervent admirateur. Il était officier de l'Ordre National du Mérite et Chevalier dans l'Ordre des Palmes Académiques. Une messe de Requiem a été célébrée en l'église de Bologne, le 7 mai. Il a été inhumé au cimetière de Bologne dans la plus stricte intimité.

Nous apprenons la nouvelle du décès, survenu le 15 mai, à l'âge de 65 ans de notre ami Albert BIHLER, à Torcenay (Hte-Marne). Ancien des XABC, il participait à toutes nos manifestations. C'était un fidèle des voyages de notre ami Paul DUCLoux. Ses compagnons d'excursion apprendront avec stupeur son décès tant il paraissait plein de vie et d'humour. Et pourtant notre ami était souffrant depuis quelques années. Personnellement nous avons fait sa connaissance lors de notre dernier Congrès en Corse. Receveur des PTT, hors classe, en retraite, il n'a pu hélas, profiter longtemps de sa retraite. Il était marié et père de trois enfants.

Les anciens du kdo Mauthé à Bisingen (VB) font part du décès de leur ancien compagnon Jules VOISART, décédé à Lille, le 23 avril 1983, dans sa 66^e année.

Les obsèques ont eu lieu en l'église Saint-Michel à Roubaix, sa paroisse et l'inhumation au cimetière de Lys-les-Lanoy, le 28 avril 1983. Une messe du souvenir a été dite à la Villa St-Pierre Fourrier à Villers-les-Nancy, par un prêtre, ancien P.G. de 14-18.

Notre ami Pierre DURAND qui nous fait part de ce décès nous écrit : « Notre ami Jules VOISART, fervent amicaliste, j'avais eu le plaisir de le recevoir à la maison au cours de l'été dernier. Il était accompagné d'un autre ancien de chez Mahauté. Ensemble nous étions allés nous recueillir au Mémorial National de la Captivité, érigé au cimetière de Montauville, écart de Pont-à-Mousson ».

C'est avec la plus grande peine que nous venons d'apprendre le brutal décès de notre cher camarade Louis BEAUDOIN, Premier vice-président de la F.N.C.P.G.-C.A.T.M., survenu le 12 mai en province.

Nous y reviendrons plus longuement le mois prochain car la perte de Louis BEAUDOIN est non seulement très pénible et triste mais grosse de conséquence pour tout le monde ancien combattant.

A nos camarades de la F.N.C.P.G.-C.A.T.M., à son épouse, à sa famille nos très profondes et affectueuses condoléances et notre fraternelle sympathie.

A toute ces familles dans la peine, le Comité Directeur, présente ses condoléances attristées.

GRANDS VINS D'ANJOU

Vins en fûts et en bouteilles

Anjou blanc sec
Coteaux de l'Aubance
Rosé de Loire
Cabernet d'Anjou

Anjou Gamay
Anjou Rouge
Méthode
Champenoise

Richou-Rousseau

Propriétaire - Viticulteur

MOZÈ-SUR-LOUET - 49190 ROCHEFORT

Tél. : 41-82-13 à Denée — Demandez les prix

Pour tous les amicalistes des départements de l'Est : Meuse, Meurthe-et-Moselle, Ardennes, Hautes-Marne, Moselle, Bas et Haut-Rhin, Vosges et bien entendu aussi de partout prenez déjà date pour notre grand rassemblement annuel qui se tiendra cette année :

LE JEUDI 22 SEPTEMBRE 1983 A VERDUN

Dès le mois prochain nous donnerons tous les détails de cette nouvelle belle journée d'amitié organisée par notre camarade Pierre BLAISON des Stalags VA - VB (délégué U.N.A.C. pour la Meuse).

Il s'emploie ardemment à ce que cette journée soit digne des précédentes : Sion, Bar-le-Duc, Châlons, et déjà aussi Verdun.

Retenez donc dès maintenant cette date... et retrouvons-nous nombreux, très nombreux : camarades, épouses, amis, le 22 septembre à Verdun. Nous comptons sur vous sans faute.

Nos rangs s'éclaircissent hélas, raison de plus pour rester plus que jamais unis et fraternels.
Marcel SIMONNEAU.

BOUCHES-DU-RHONE - U.N.A.C.

Pour ceux qui nous feraient le plaisir de passer une petite heure à nos réunions mensuelles, nous les informons (ou confirmons) que celles-ci se tiennent à la Maison du Combattant sise 77, rue Grignan à Marseille, salle n° 8, au 2^e étage et à 18 heures tous les premiers mardi de chaque mois.

Lors de ces réunions et après certaines informations concernant le monde P.G. et nos Amicales propres, régulièrement des conversations, qui n'ont bien souvent rien à voir avec les Amicales, s'engagent par petits groupes ou en commun et c'est cela qui entretient la camaraderie d'abord puis au fil des réunions ce qu'il y a de meilleur c'est-à-dire l'Amitié avec un grand A.

Prochaines réunions : 4 octobre, 8 novembre, 6 décembre, 3 janvier, 7 février, 8 mars, etc. Nous vous y attendons.

Le coin du sourire

Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									
9									

N° 387

par Robert VERBA

HORIZONTALEMENT :

1. Planques. — 2. Maxime courte. — 3. Arbre empoisonneur - Rassisé. — 4. Tint pour vrai - Article étranger - Beryl or. — 5. Contrée de Grèce. — 7. Amas des morts - On le met aussi sur le dos. — 8. Les poids sont de plus en plus lourds - Port de la Rome antique. — 9. Fin de dessert - Obstiné.

VERTICALEMENT :

1. Obsession. — 2. Préparant. — 3. Amendons avec de la chaux. — 4. Opposé. — 5. Fin d'infinifitif - Se laisse plumer. — 6. Développement emphatique - Sur le calendrier. — 7. Moitié d'endormeuse - Précède Marie. — 8. Couvrirait de gouttelettes. — 9. Isolée - Association née en 1957.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 386.

HORIZONTALEMENT :

1. Rapatrié. — 2. Usiniers. — 3. Tsé-Tsé. Pi. — 4. Ait. — 5. Béate. Dit. — 6. Agio. Fera. — 7. Gelures. — 8. Ait. — 9. Errance.

VERTICALEMENT :

1. Rutabagas. — 2. Assiéger. — 3. Pietaille. — 4. Ant. Touer. — 5. Tisse. — 6. Réé. Fêta. — 7. Ir. Ides. — 8. Espoir. — 9. Intacte.

On recherche

Notre camarade de GUALY Bérenger, 23, Avenue de Méze, 34810 Pomérols, recherche pour correspondre avec des anciens P.G. ayant fait partie de janvier 1944 à mai 1945 au kdo X BAR 10 à K (Schleswig Holstein) Hardeberg Schule, Hardenberg Strasse. Il serait très content de reprendre contact avec eux.

Nous ne possédons pas de photos d'archives celles-ci ayant été brûlées ou disparues.

Notre camarade Louis GENDRON, Hôtel « Le Mutin », St-Servan, 35400 Saint-Malo, voudrait retrouver un copain nommé LERICHE, qui après avoir eu le typhus, fut rapatrié en février 1943. Il habitait Le Mans, ayant été fait prisonnier dans un régiment de cette garnison.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - XABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - XABC, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 30 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D..

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 2^e trimestre 1983

Cotisation annuelle : 30 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal.

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imprimerie J. ROMAIN - 79110 Chef-Boutonne